

Le dressage des hommes aux temps modernes



Michel Foucault et le dressage des hommes aux temps modernes

Par Nicolas Bonnal

« Toute une armée de techniciens est venue soulager le bourreau, l'anatomiste immédiat de la souffrance : les gardes, les médecins, les aumôniers, les psychiatres, les psychologues, les éducateurs. »

Plus personne ne conteste que nous vivons dans des sociétés de vigilance et de surveillance. Le pouvoir bienveillant, tutélaire et doux peut désormais tout contrôler avec les progrès de la technologie et le déclin de la réactivité des populations. Le terrorisme, la dette ou la Russie serviront de croquemitaine. Bernanos écrivait en 1945, toujours dans *La France contre les robots* :

« Aujourd'hui l'exception est devenue la règle, la Démocratie mobilise tout, hommes, femmes, enfants, animaux et machines, sans même nous demander de trinquer à sa santé. »

Évoquons Michel Foucault. On le prend pour le maître à penser de tous ceux qui au pouvoir achèvent de replâtrer notre société. En réalité, en le relisant, je me rends compte qu'il est possible sans se forcer de faire une lecture guénonienne et traditionaliste de Foucault – comme on peut en faire une de Nietzsche ou même de Karl Marx quand il décrit l'apparition du capitalisme et la progressive et monstrueuse destruction du libre paysan d'Angleterre (Capital, I, 6). Foucault a très bien décrit la monstruosité moderne en marche à partir de la fin du Moyen-Âge par exemple, ce que nos profs et experts appellent eux les Lumières. Son texte résonne curieusement quand il évoque le Moyen-Âge, âge définitivement plus libre que nos temps

modernes. Pensez au grand critique soviétique Bakhtine et à sa relecture révolutionnaire/traditionnelle de Rabelais par exemple.

On l'écoute et on le relit un peu mieux alors (Surveiller et punir, surtout) :

« Les Lumières, qui ont découvert les libertés, ont également inventé les disciplines. »

Foucault prend le contre-pied de Debord et évoque une société moderne post-spectaculaire fondée sur des techniques et des technologies du contrôle humain :

« La punition a cessé peu à peu d'être théâtre. Et tout ce qu'il pourrait prendre avec lui comme un spectacle sera affecté par un indice négatif. »

Il écrit le rôle des couvents baroques (comme il a raison), des casernes et des hôpitaux dans cette gestation de notre monde sinistre où il faut, disait une sage dame, périr en symétrie. Il souligne le rôle de la Réforme et des armées protestantes :

« La grande discipline militaire a été formée, dans les armées protestantes de Maurice d'Orange et Gustave-Adolphe, à travers un rythme qui a été souligné par les exercices de piété ; l'existence dans l'armée doit avoir, dit plus tard Boussanelle, "des perfections du cloître lui-même". »

Pensons aux automates de Kleist. On progressa alors, on fit des manœuvres, des pas, des exercices. Et des danses aussi, dont se moquent Montesquieu, Pouchkine et Molière :

« L'acte est décomposé en ses éléments : la position du corps, des membres, des articulations est définie ; à chaque mouvement est assignée une adresse, une amplitude, une durée ; son ordre de succession est prescrit. Le temps pénètre dans le corps, et avec lui toutes les minutieuses commandes de puissance. »

Foucault remet à leur place les psychologues et les fonctionnaires de l'orthopédie morale :

« Il y a dans la justice moderne et dans ceux qui l'administrent un

embarras de punir qui n'exclut pas toujours le zèle ; il croît sans cesse : sur cette blessure, le psychologue fourmille aussi bien que le modeste fonctionnaire de l'orthopédie morale. »

Comme Sorel dans son histoire oubliée de Francion, Foucault décrit l'atmosphère carcérale – pour ne pas dire concentrationnaire ! – du collège jésuite :

« Prenons l'exemple de la "classe". Dans les écoles jésuites, il y avait encore une organisation binaire et massive à la fois : les classes, qui pouvaient avoir jusqu'à deux ou trois cents élèves, et étaient divisées en groupes de dix. Chacun de ces groupes avec leur décurion, était placé dans un champ, le romain ou le carthaginois ; à chaque décurie correspondait une décurie inverse. La forme générale était celle de la guerre et de la rivalité entre Carthage et Rome. »

Foucault évoque la grande modification, pour parler comme Butor. On torture toujours les hommes, mais autrement :

« La souffrance physique, la douleur du corps même, ne sont plus les éléments constitutifs du chagrin. La punition est passée d'un art de sensations insupportables à une économie de droits suspendus. »

Foucault ajoute sarcastique :

« À la suite de cette nouvelle circonspection, toute une armée de techniciens est venue soulager le bourreau, l'anatomiste immédiat de la souffrance : les gardes, les médecins, les aumôniers, les psychiatres, les psychologues, les éducateurs. »

L'homme tranquilisé d'Huxley est bien sûr au programme :

« Au moment où l'heure de l'exécution approche, les patients reçoivent des injections de tranquillisants. Utopie de la modestie judiciaire : supprimer l'existence en évitant de ressentir les dommages, en privant tous les droits sans les faire souffrir, en imposant des peines libérées de la souffrance. L'utilisation de la psychopharmacologie et de divers "déconnecteurs" physiologiques, même s'ils doivent être provisoires, s'inscrit dans la logique de cette pénalité. »

Du coup on sera privé des spectacles punitifs :

« Le grand spectacle de la punition physique disparaît alors au début du XIXe siècle ; le corps suppléé est déguisé ; l'appareil théâtral de la souffrance est exclu de la punition. On entre dans l'ère de la sobriété punitive. »

C'est qu'on délaisse le corps pour attaquer l'âme :

« Depuis les 150 ou 200 ans que l'Europe a mis en place ses nouveaux systèmes de sanctions, les juges, peu à peu, mais selon un processus qui remonte à loin, ont été mis à même de juger autre chose que des crimes : "l'âme" des criminels. »

Ambiance religieuse réformatrice. Foucault use du mot « cellule » :

« La cellule, cette technique du monachisme chrétien qui ne subsistait que dans les pays catholiques, devient dans cette société protestante l'instrument par lequel l'homo oeconomicus et la conscience religieuse peuvent se reconstituer en même temps. »

Il évoque l'ambiance carcérale de l'univers de Nicolas Ledoux ou d'Oberkampf, qui fabrique alors nos toiles de Jouy. C'est que le monde moderne naît dans la prison :

« La prison, lieu d'exécution de la sentence, est en même temps un lieu d'observation des individus punis. Dans deux sens. Surveillance naturellement. Mais aussi la connaissance de chaque détenu, de son comportement, de ses dispositions profondes, de son amendement progressif ; les prisons devraient être conçues comme un lieu de formation pour une connaissance clinique des condamnés... »

Foucault évoque bien sûr le panopticon du monstrueux Bentham (il fit pendre un de ses domestiques pour un vol de fourchette) devenu l'idole des penseurs contemporains :

« Le panopticon devint vers 1830-1840 le programme architectural de la plupart des projets pénitentiaires. »

Le programme, avant la machine à habiter de Le Corbusier :

« En bref, constituer une prison-machine avec une cellule de visibilité où le détenu sera coincé "dans la maison de verre du philosophe grec" et un point central à partir duquel un regard permanent peut contrôler à la fois les prisonniers et le personnel. »

Très nourri de lectures juridiques et pénitentiaires, Foucault évoque l'Allemand Julius :

« Julius lut comme un processus historique accompli ce que Bentham avait décrit comme un programme technique. Notre société n'est pas celle du spectacle, mais de la vigilance ; sous la surface des images, vous atteignez les corps en profondeur... »

J'ai évoqué ici Fukuyama qui dit que le bourgeois fut une fabrication de l'intelligence britannique, à partir de Locke et de Hobbes. Foucault remarque :

« La belle totalité de l'individu n'est pas amputée, réprimée, altérée par notre ordre social, mais l'individu y est soigneusement fabriqué, selon toute une tactique de forces et de corps. »

Notre néo-classique explique bellement :

« Nous sommes beaucoup moins grecs que nous le pensons. Nous ne sommes pas sur les gradins ou sur la scène, mais sur la machine panoptique, dominée par ses effets de puissance que nous étendons nous-mêmes, puisque nous sommes l'un de ses rouages. »

Cet aspect laborantin du monde moderne est ici excellemment décrit :

« L'hôpital d'abord, puis l'école et plus tard encore l'atelier n'ont pas simplement été "mis en ordre" par les disciplines ; ils sont devenus, grâce à elles, de tels appareils que tout mécanisme d'objectivation peut être utilisé comme instrument de sujétion, et tout accroissement de pouvoir donne naissance à une connaissance possible ; de ce lien, typique des systèmes technologiques, c'est ainsi que la médecine clinique ; la psychiatrie ; la psychologie des enfants ; la psychopédagogie ; la rationalisation du travail ont pu se former dans l'élément disciplinaire. »

J'espère en avoir assez fait pour susciter chez les plus attentifs une relecture traditionnelle et antimoderne de Michel Foucault. Je laisserai encore la parole au maître Tocqueville, cet expert en prisons d'ailleurs, qui écrit dans sa démocratie en Amérique :

« Sous le gouvernement absolu d'un seul, despotisme, pour arriver à l'âme, frappait grossièrement le corps ; et l'âme, échappant à ces coups, s'élevait glorieuse au-dessus de lui ; mais dans les républiques

démocratiques, ce n'est point -là que la tyrannie ; elle laisse le corps et va droit à l'âme. »

Nicolas Bonnal sur Amazon.fr